
OPUSCULE

4^{/4}

CQV_{DN}



« « « CE QUI VIENT DE NOUS » » »

Les Ateliers de Rennes
Biennale d'art contemporain
Ce qui vient

4.1
**ONTOLOGIE DU FILTRE
ET DU FRAYAGE**
Yves Citton
PAGE 114

4.2
**COMMENT NOUS VOULONS
CRÉER UNE CULTURE**
Bureau d'études
PAGE 122

4.3
SUR LA GRÈVE
Catherine Contour
PAGE 126

4.4
ENTRETIEN
*Thomas Hirschhorn
& Jacques Rancière*
PAGE 128

4.5
**MÏTIN, UN PROJET
POUR LE BLOSNE**
Colectivo Tercerunquinto
PAGE 136

4.6
**« J'AI TOUT DONNÉ »
DIT ALAIN MICHARD**
Alain Michard
PAGE 138

CQV_{DN}

Yves
Citton

Professeur
de littérature

ONTOLOGIE DU FILTRE ET DU FRAYAGE

Nous sommes filtres, chacun de nous et tous ensemble. Ce qui vient à *nous*, depuis l'avenir, est donc en grande partie ce qui vient *de nous*, dans ce que nous charrions de notre tradition : ce que nous avons laissé passer *à travers nous*. Au sein d'un monde qui a été si profondément (re)structuré par les impératifs de « laisser faire » et de « laisser passer », formalisés par Gournay et Turgot au milieu du XVIII^e siècle, notre essence se définit aussi bien par ce que nous *bloquons* que par ce que nous *véhiculons*. Il en ressort au moins trois modèles imaginaires pour concevoir notre puissance d'agir dans le monde contemporain, modèles qui tous trois érodent d'ailleurs fortement la notion même d'*action* (politique). Le premier modèle est celui du *filet à poissons* (ou plus généralement de l'appareil de capture). Dans ce qui vient à lui, chaque être s'efforce de capter ce qui peut nourrir son devenir. On a depuis longtemps défini avec raison le capitalisme comme un tel appareil de capture, qui ne génère des flux d'échange qu'afin d'écumer la mousse de profit qui s'accumule à leur surface. Ce modèle est celui du pêcheur,

mais aussi celui du pirate ainsi que, non sans paradoxe, celui du passager clandestin. Qu'on voyage sans payer son billet (à plein tarif), qu'on pille le fond des mers ou les bateaux qu'on croise, l'opération est finalement la même : dans les trois cas, on surfe sur des richesses produites par autrui, dont on se nourrit en captant des profits qu'on ne contribue pas soi-même à générer.

Un geste politique est typique du cadre fourni par ce premier modèle : revendiquer une plus grande part du butin. C'est ce qu'a fait, non sans succès, la classe ouvrière après avoir lu la description de l'appareil de capture capitaliste proposée par Marx : l'agitation du travail humain produit une écume de profit (la plus-value) dont les différentes classes se disputent *l'appropriation*. Ce qui vient à nous apparaît comme le résultat de ce qu'on a *fait* (de notre temps de travail disponible).

Le niveau de vie de chacun se définit par ce qu'il parvient à capter au sein de ce que fait advenir notre travail commun. « Travailler plus » permet effectivement, dans certains cas, de « gagner plus », ce qui est posé comme l'objectif de chacun : les conflits naissent de ce que ceux qui travaillent (le plus) ne sont pas forcément ceux qui gagnent (le plus).

Le deuxième modèle est celui de *la station d'épuration*. Ici aussi, il s'agit de filtrer des flux. L'enjeu n'est toutefois plus de s'approprier ce qu'ils ont de plus précieux pour alimenter notre existence, mais d'en éliminer les scories potentiellement nuisibles. Dans ce qui vient à lui dans le présent, chaque être s'efforce de *bloquer* la circulation et la reproduction de ce qui lui paraît menacer son avenir.

Ce que les civilisations ont depuis toujours inscrit au registre de « la morale » n'a pas d'autre fin : ne pas laisser passer ce qui est perçu, à tort ou à raison, comme empoisonnant le corps social. L'essentiel de l'écologie (« superficielle ») partage cette même finalité : bloquer la circulation reproductrice de ce qui endommage notre milieu vital. Depuis la rectification des mots dans l'Empire du Milieu jusqu'au « politiquement correct » des campus américains, en passant par l'épuration de la langue française au XVII^e siècle, c'est le même souci d'écologie linguistique qui travaille les sociétés humaines : ne pas laisser passer par notre bouche ce qui risque de polluer l'atmosphère relationnelle.

On sent bien en quoi ce deuxième modèle se distingue du premier. Si une station d'épuration « produit » quelque chose, c'est à proprement parler de la merde :

on s'efforce ici de capturer non plus ce qui se trouve de plus précieux dans les flux qu'on filtre, mais ce qu'il y a de pire et dont on ne veut pas. Ce travail visant à rendre propre est tout le contraire d'une appropriation : je ne collecte la mousse qui flotte à la surface des eaux polluées que pour mieux la rejeter. L'enjeu n'est pas, dans ce cas, de produire (ou de gagner) plus, mais de moins (s')intoxiquer. Il est symptomatique à cet égard que la récente crise financière ait été traitée en termes de toxicité : les *subprimes* et autres produits dérivés de la titrisation constituaient des « avoirs toxiques » parce que les filtres censés opérer au niveau des banques de prêts avaient été suspendus ou relâchés par la déréglementation. C'est bel et bien un mixte inséparable d'hygiénisme, d'ascétisme éthique et d'écologie politique qui définit l'idéal de *vigilance* émanant de ce deuxième modèle. Chacun de nous est appelé à *veiller* à ce qui vient et qui le traverse aujourd'hui, afin de *veiller sur* la préservation de ce qui viendra demain alimenter le bain commun dans lequel nous sommes immergés. L'effort constant d'attention requis par cette vigilance contribue peut-être à une certaine tristesse de notre époque – tristesse qui tient sans doute aussi à ce que nous envisageons notre être sur le modèle peu flatteur du filtre à merde. Notre mode d'« action » paraît n'être que *négatif* : ne pas laisser passer à travers soi les saloperies qui circulent partout. Il ne faut pas s'étonner que le boycott soit la forme reine de cet activisme en négatif : *ne pas acheter* (tel produit ou telle marque recourant à des modes d'exploitation néo-esclavagistes, polluant indécemment telle contrée, pactisant avec tel gouvernement oppressif, pratiquant telle forme de discrimination dans ses procédures d'embauche). Bien entendu, une telle négativité pourra facilement se retourner : tout un consumérisme vert travaille à transmuter le refus d'achat en désirs d'un autre monde de dépenses possibles (acheter vert, acheter solidaire, acheter soutenable, acheter local). Depuis ceux qui se laissent le plus facilement reconvertir en consommateurs reverdis, jusqu'à ceux qui s'enfoncent le plus profondément dans un nouvel ascétisme, un même geste est pourtant à l'œuvre, quoique modulé sur des intensités inégales : un geste de *refus des données* (dont un dessin animé comme le *Voyage*

de *Chihiro* a su capter la dimension mythique). Cela prend en apparence une forme extérieure : ce qui vient à moi (à travers les supermarchés, la télévision, la publicité), j'en veux pas, j'en peux plus. Ces données, je les refuse. Au mieux, j'en veux d'autres. Au pire, j'arrête de bouffer, je me mets au régime. À l'extrême, je vomis, je me fais vomir, je me consume dans le martyre d'un amaigrissement mortel. Comme le révèlent ses formes les plus dramatiques, ce refus des données est d'abord *une lutte avec et contre soi-même*.

Car on ne *naît* que très partiellement filtre : on est surtout appelé à le *devenir*. C'est-à-dire à affiner sans cesse nos critères de filtrage. Nul n'est jamais assez purifiant ni purifié. Ce qui, depuis l'extérieur, apparaît comme un refus des données présuppose à l'intérieur une *autorécusation* des principes de filtrage préexistants. L'ennemi est dans la place : c'est ma réceptivité (qui me fait gober ce dont on me gave), c'est ma sensibilité (qui me fait désirer ce qui nous nuit), mais c'est aussi, par effet de symétrie, mon insensibilité envers ce qui devrait m'attirer spontanément. Bref, l'ennemi, c'est le filtre que je suis, dans son inadaptation et son retard envers ce qu'il aurait fallu bloquer depuis longtemps.

Toutes les stations d'épuration, toutes les mesures antiterroristes, tous les antivirus et antispams ont fatalement une guerre de retard, en ce qu'ils sont des dispositifs *réactifs* : ils sont voués à pallier après coup un problème qui doit *survenir* avant de pouvoir être *prévenu*. Ce que je fais (pour nous protéger) commence par rater les nouvelles toxicités présentes dans ce qui vient. On a beau torturer des millions d'animaux de laboratoire (sans aucune nécessité réelle, dans l'immense majorité des cas), on ne peut anticiper qu'une infime partie des « risques » générés aléatoirement par les recombinaisons de plus en plus inédites de modes de vie de plus en plus complexes.

Ce retard constitutif du dispositif de filtrage sur les besoins du filtrage caractérise au même titre les deux premiers modèles envisagés jusqu'ici : de même que nos stations d'épuration sont totalement inadaptées à éliminer des saloperies ayant la taille de nanotubes, de même bon nombre de nos filets à poissons sont-ils voués à laisser passer ce qu'ils auraient dû retenir de plus précieux. C'est le paradoxe bien connu de l'évaluation de la recherche ou des pratiques artistiques : le « nouveau » qu'on s'efforce de repérer (afin d'en garder la crème

la plus profitable, en la distinguant du petit lait des pratiques déjà communes) échappe par définition à tout filtre, puisque sa vertu essentielle sera d'instaurer de *nouveaux* critères de filtrage, insoupçonnés (un nouveau « paradigme », une nouvelle sensibilité). Et le modèle de la station d'épuration et celui du filet de pêche sont donc animés par le besoin d'une constante (et potentiellement épuisante) *autorévolution des filtres*.

Les luttes politiques ont ici pour objet des questions de *temporalité* (trop tôt, trop tard, trop vite, trop lentement). Il n'est d'institution (à commencer par la personne humaine) qu'en tant qu'elle résiste par son inertie propre, lourde et massive, à la révolution permanente de notre chaos moléculaire. Et pourtant toute institution doit savoir s'adapter aux inévitables transformations de ses conditions extérieures et de ses parties composantes. C'est la persistance des filtres dans le temps qui assure l'identité des êtres ; c'est leur capacité d'automodulation qui assure leur survie et leur prospérité. La banalité de ces vérités *générales* n'en pointe que mieux la nature du vrai problème : dans le flux constamment changeant de ce qui vient, la question vitale est de déterminer *à quel moment* et *à quel rythme* faire évoluer nos filtres, pour éviter à la fois (a) de dissoudre toute identité stable, (b) de nous déconnecter de ce qui nous nourrit et (c) de nous exposer à ce qui nous menace. Face à certains dangers (climatiques, nucléaires, nanotiques), nous ne pouvons plus attendre qu'il soit trop tard, nous ne pouvons plus prendre des mesures correctives *après coup*, comme ça a toujours été le cas dans l'histoire humaine : car nous faisons face à des coups qui n'auront aucun *après*.

Parallèlement, toutefois, nous sentons tous que certains rythmes d'autorévolution des filtres sont proprement effrénés, au point d'écraser sous leur avancée destructurante le minimum d'inertie nécessaire aux identités humaines (sociales, psychiques). Comme en témoignent certaines évolutions artistiques de la seconde moitié du XX^e siècle, une révolution constante des sensibilités tend vers l'insensibilisation.

En tant qu'elle présuppose l'émergence de nouveauté (nouvelles inventions scientifiques ou artistiques, nouvelles toxicités), l'autorévolution des filtres nous conduit à envisager un troisième modèle à l'horizon d'une ontologie du filtre : celui du *frayage*. Ce qui vient et qui me traverse poursuit son chemin au-delà de moi : tandis qu'il me traverse, son parcours peut être (plus ou moins fortement) défléchi, atténué, relancé, accentué. Le filtre n'opère plus ici en ce qu'il *bloque* (pour capturer ou pour éliminer), mais en ce qu'il *dévie la trajectoire* de ce qu'il laisse pourtant passer. Ce qui vient d'hier sculpte aujourd'hui ce qui viendra demain, de par la façon dont j'*infléchis* les flux qui me traversent. J'illustrerai ce phénomène de frayage par deux citations. La première vient d'un cours de Gilles Deleuze, au moment où, en 1980, il revient sur le « tout petit quelque chose » de nouveau qu'apportait l'*Anti-Œdipe* rédigé dix ans plus tôt avec Félix Guattari. Cette nouveauté venait de ce qu'avaient été écartées des approches en termes de « personne » ou de « structure », pour faire place à une approche en termes de « processus » : « On passe notre temps à être traversé par des flux. Et le processus, c'est le cheminement d'un flux, c'est l'image toute simple d'un ruisseau qui creuse son lit, [...] c'est un mouvement de voyage en tant que le trajet ne préexiste pas, c'est-à-dire en tant qu'il trace lui-même son propre trajet¹. »

Entre la « liberté » de la personne et la « nécessité » de la structure – toutes deux illusoire – il y a le mouvement du processus qui trace son propre trajet.

Ni le frayant (l'eau du ruisseau), ni le frayé (le lit de la rivière) ne sont « libres » ; et pourtant *entre* l'un et l'autre, *quelque chose se passe*, dans la façon *active* dont nous nous *laissons traverser* par ce qui vient à nous. L'autre nom du filtre, c'est le *cheminement* : l'orientation des chemins. Blocage, captation, purification : tout cela n'envisageait que quelques moments arbitrairement isolés dans ce qui, en réalité, se constitue de cheminements. Les profits capturés repartent

bientôt dans la circulation des investissements, des biens et des services ; les poisons soustraits par les usines d'épuration sont retraités ou redirigés au loin de l'usine elle-même (ou enterrés quelque part, d'où ils suinteront d'ici quelques centaines d'années). L'essence du filtre – qui est lui-même l'essence de notre être – est donc d'opérer non tant un blocage ou une capture qu'un *infléchissement de cheminement*. Autrement dit : un *frayage*.

1. Gilles Deleuze, *Cours du 27 mai 1980*, disponible sur <http://www.univ-paris8.fr/deleuze>.

Ma seconde citation est fournie par le bref article que Diderot rédige pour l'*Encyclopédie* afin de définir cette notion : « * FRAYER, v. act. (Gramm.) : il se dit au simple d'une route ; celui qui fait les premiers pas ouvre la route ; ceux qui le suivent la frayent. Une route frayée ou qui a été déjà fréquentée, c'est la même chose. Frayer à quelqu'un la route du vice, c'est lever les scrupules, & lui aplanir toutes les difficultés. Se frayer à soi-même une route, c'est par efforts de génie atteindre un but par des moyens qui sont inconnus aux autres, & qu'on s'est rendus propres & familiers². » Je relève au moins quatre points suggestifs dans cette définition.

D'abord, *frayer* se définit formellement comme un « verbe actif » : le passant agit sur un territoire en y frayant un chemin. Derrière la forme verbale apparemment active, on reconnaît pourtant aussitôt une conception très particulière de l'action : ce qui agit vraiment, c'est plutôt « ce qui vient », le flux qui chemine à *travers* moi, le ruisseau qui creuse son lit en m'emportant dans le trajet qu'il trace par mon entremise. C'est bien entendu entre les deux pôles de cette oscillation qu'il faut situer l'activité propre au frayage. On peut dès lors prendre appui sur cette dernière pour se doter d'une définition plus réaliste de ce qu'est véritablement une « action » humaine : un certain infléchissement opéré sur ce qui vient, de façon à altérer son cheminement à venir. Le défi, tel que le formulait Gilles Deleuze, est de savoir « être digne de ce qui nous arrive ».

Deuxième suggestion à tirer de la définition de Diderot : il n'y a pas que le premier explorateur (le découvreur, l'inventeur) qui compte puisque, selon Diderot, le premier ouvre, mais ne fraye pas : « Celui qui fait les premiers pas ouvre la route », « ceux qui le suivent la frayent ». Frayer, dans ce sens restreint, c'est suivre un chemin

déjà ouvert, c'est se contenter modestement de le *creuser* – sans prêter trop d'attention au fantasme de l'originalité. Ce qui fraie, c'est *ce qui vient après*. Ceux qui passent en deuxième, en dixième ou en dix millième peuvent tout autant contribuer à creuser le chemin que celui qui l'aura ouvert : le poids, les instruments (machette, tronçonneuse, Caterpillar) comptent souvent davantage que l'ordre de passage.

2. Denis Diderot, *Encyclopédie*, vol. VII, p. 292, disponible en ligne sur <http://portail.atilf.fr/encyclopedie/>.

Troisième suggestion, liée à la précédente : *le frayage est affaire de multitudes*. Diderot met au singulier « celui qui fait les premiers pas » et qui « ouvre la route », mais il met au pluriel « ceux qui le suivent » et qui « la frayent ». Le frayage est affaire de fréquentation et de fréquence de passage : « *frayer* » ou « *fréquenter* », « *c'est la même chose* ». En fait, le véritable opérateur de frayage, ce n'est ni le poids, ni les instruments, mais la *multiplicité* de ceux qui passent, de ceux qui « viennent après » le premier « in-venteur » de ce cheminement (*in-venire*). Enfin, la seconde moitié de l'article de Diderot met la voix active du frayage (« *frayer à quelqu'un* une certaine route») dans la perspective de ce que quelques langues distinguent formellement comme la voix « moyenne » (« se frayer à soi-même une route ») : on retrouve ici la figure de l'inventeur qui, « par efforts de génie », ouvre une voie « inconnue aux autres ». C'est toutefois d'abord une action *sur soi-même et pour soi-même* (selon la définition grammaticale de la voix moyenne) qui est évoquée au cœur de ce frayage original : il ne s'agit pas tant de « créer » que de « se rendre propres et familiers des moyens qui sont inconnus aux autres », mais qui n'en viennent pas moins de l'extérieur.

Tel est bien l'enjeu commun du filtrage et du frayage : au sein du tout-venant de « ce qui vient », il s'agit de s'approprier des moyens d'infléchir le cheminement de ce qui nous traverse, afin de rendre ces nouveaux cheminements familiers aux autres. Au vocabulaire de l'*acte* (action politique ou activisme artistique), une ontologie du filtre et du frayage nous invite à substituer un vocabulaire de la *poussée*. Sortir du fantasme (paralysant) du Grand Soir ou du Grand'Œuvre, pour concevoir le monde comme tissé de multitudes de poussées, plus ou moins fortes, plus ou moins déviantes, vers la gauche, la droite, le haut, le bas. La question est moins de savoir *Que faire ?* que de déterminer *Vers où ça pousse ?*, *Comment défléchir les poussées nuisibles ?*, *Comment creuser les sillons prometteurs ?* – chacun à son niveau, à son échelle, au sein d'une multitude de passants dont chaque pas compte. Un tel monde n'ouvre guère de perspective d'héroïsme. Chacun n'y est qu'une infime partie de ce qui vient. Tout le monde y est emporté par ce qui le traverse. Mais chacun y contribue à orienter ce qui arrivera demain.